

FESTIVAL D'AUTOMNE À PARIS 2011

15 SEPTEMBRE – 31 DÉCEMBRE
40^e EDITION

FESTIVAL D'AUTOMNE
À PARIS 2011
15 SEPT – 31 DÉC



DOSSIER DE PRESSE

Béla Tarr

Festival d'Automne à Paris
156 rue de Rivoli – 75001 Paris

Renseignements et réservations :
01 53 45 17 17
www.festival-automne.com



Sommaire

Chen Shi-Zheng / Derek Bailey (film)
Mudan Ting (Le Pavillon aux pivoines)
Musée du Louvre / Auditorium
1^{er} et 2 octobre

Jahnu Barua et Adoor Gopalakrishnan
North East by South West
Jeu de Paume
25 octobre au 20 décembre

Béla Tarr / Rétrospective intégrale
Centre Pompidou
29 novembre au 2 janvier

Charles Atlas / Merce Cunningham
Ocean
Théâtre de la Ville
18 décembre

Centre
Pompidou



40^e édition

Béla Tarr

Rétrospective intégrale

Rétrospective intégrale,
en présence du cinéaste

Centre Pompidou
Mardi 29 novembre au lundi 2 janvier

4€ et 6€
Abonnés du Festival 4€

Gratuit avec le laissez-passer
du Centre Pompidou dans la limite des
places réservées aux adhérents

Détails du programme sur www.centrepompidou.fr et
www.festival-automne.com

En partenariat avec le Festival d'Automne à Paris
En collaboration avec MPM Film
et Sophie Dulac Distribution

Cinéaste d'un temps réinventé, orfèvre perpétuellement traversé par la question de la condition humaine, chercheur invétéré des fondements du monde, Béla Tarr a façonné en neuf longs métrages, quatre courts métrages et un film pour la télévision, une œuvre radicale et visionnaire, à la beauté formelle fascinante. Né à Pecs en 1955, il se voit refuser l'accès à l'université après avoir réalisé, avec la caméra Super 8 offerte par son père, son premier film amateur, jugé dissident dans la Hongrie communiste de l'époque. D'abord ouvrier de la réparation navale, dit-on, Béla Tarr sort diplômé de l'École Supérieure du Théâtre et du Cinéma de Budapest, débute sa carrière à la fin des années 80 par une trilogie sociale, fortement influencée par le cinéma direct et le travail du Studio Béla Balazs, dont il fait un temps partie. *Nid Familial*, *L'Outsider* et *Rapports préfabriqués* composent ainsi une vision saisissante de la réalité socialiste, dont les plus proches échos pourraient être certains films de Cassavetes et Tarkovski. Après une adaptation de *Macbeth* pour la télévision, en 1982, composée de seulement deux plans, soixante-sept minutes durant, Béla Tarr affirme son élégance de la mise en scène à travers une seconde trilogie, composée de *Damnation*, du film-fleuve *Satantango* et de son film le plus connu à ce jour, *Les Harmonies Werckmeister*, tous écrits avec l'aide du romancier hongrois Laszlo Krasznahorkai. Maîtrise du plan séquence, composition d'un noir et blanc magique et captivant, refus de la prédominance de la narration, le cinéma de Béla Tarr pénètre la beauté du monde avec une fulgurance emprunte d'ironie. On retrouve dans *L'Homme de Londres*, réalisé en 2007, à partir d'une œuvre de Simenon, ce même désespoir incandescent.

L'œuvre de Béla Tarr se place au confluent des sciences sociales, de la littérature, du théâtre, de la peinture, de la musique et du cinéma. Une œuvre encore méconnue en France, qui compte pourtant de nombreux admirateurs et connaisseurs à travers le monde, de l'écrivain Susan Sontag au critique Jonathan Rosenbaum, en passant par les comédiens Tilda Swinton et Michael Lonsdale ou encore les cinéastes Gus Van Sant, Jim Jarmusch et Guy Maddin.

Comme l'analyse Émile Breton dans le numéro 3 de la revue *Cinéma* daté de septembre 2002 : « On ne peut pas dire que les films de Béla Tarr, du *Nid familial* et ceux qui le suivirent, situés sous le socialisme, aux *Tango de Satan* et *Les Harmonies Werckmeister* postérieurs à sa chute, fassent preuve d'un optimisme excessif quant à l'avenir de l'humanité. Reste pourtant ceci : tous, quels qu'ils soient, procèdent d'une telle jubilation dans l'invention d'une écriture à la hauteur de leur sujet profond, qu'il y a toujours de l'allégresse à les voir ou les revoir, l'impression qu'ils ont été tournés dans la joie ». À l'occasion de la sortie en France de son film inédit, que le cinéaste annonce lui-même comme le dernier, *Le Cheval de Turin*, récompensé par l'Ours d'Argent, Grand Prix du Jury, ainsi que par le prix FIPRESCI, Prix de la Critique Internationale, au 61^{ème} Festival de Berlin, c'est ce sentiment de joie à la fois limpide et sombre que convoquent le Centre Pompidou et le Festival d'Automne. Cet événement exceptionnel, accompagné par Béla Tarr lui-même, permettant la découverte de l'intégralité des œuvres du cinéaste, sera complété par une Master Class, au Centre Pompidou, le samedi 3 décembre 2011.

À paraître : ouvrage sur Béla Tarr par Jacques Rancière
(Éditions Capricci – novembre 2011)

Contacts presse :

Festival d'Automne à Paris
Rémi Fort, Christine Delterme
01 53 45 17 13

Centre Pompidou
01 44 78 14 27

Béla Tarr Biographie

Béla Tarr est né à Pecs (Hongrie) en 1955. Cinéaste amateur, ouvrier, portier dans une maison de la culture, il entre en contact avec le studio Béla Balazs pour les jeunes réalisateurs, dont il devient membre. Il suit des études à l'École Supérieure du Théâtre et du Cinéma de Budapest et réalise ses premiers films, illustrant avec talent l'un des courants de l'école de Budapest ; un cinéma sociologique réalisé à partir d'une « étude de terrain » et souvent joué par des non-professionnels. Il donne des cours à la Filmakademie de Berlin depuis 1990.

Récompenses et nominations

Satantango

Festival de Berlin 1994 : Prix Caligari

Les Harmonies Werckmeister

Quinzaine des Réalistes 2000
Festival de Berlin 2001 : Prix des Lecteurs

L'Homme de Londres

Festival de Cannes 2007 :
en Compétition Officielle pour la Palme d'Or

Le Cheval de Turin

Festival de Berlin 2011 : Ours d'argent

Du réalisme socialiste au formalisme démoniaque

La filmographie du réalisateur hongrois Béla Tarr se divise en deux types de films. Les trois premiers sont des cris de rage de facture réaliste socialiste. Les quatre suivants, dont le style se teinte de l'influence croisée de Miklos Jancsó et Andreï Tarkovski, dépassent le cadre du réalisme socialiste pour aborder avec mordant un sujet plus universel : la déchéance morale, mais une déchéance morale à laquelle le réalisateur intègre des prolongements d'ordre métaphysique et démoniaque. Alors qu'il tourne ses premiers films en plans serrés, voire intimes, Béla Tarr choisit de filmer ceux qui forment la deuxième partie de son œuvre en plans moyens ou larges avec une distanciation qui n'empêche cependant pas la forte implication du spectateur dans les événements qui se déroulent à l'écran. Son premier film, *Le Nid familial* (1977), est incontestablement le plus « cru » de ses films. Dans cette œuvre de pur réalisme, un jeune couple, qui se trouve contraint de vivre dans une seule pièce avec les parents du mari, finit par s'entredéchirer. Même si Béla Tarr avoue avoir été marqué à l'époque par le travail de John Cassavetes et de Rainer Werner Fassbinder, il est clair qu'à dureté et colère analogues, celles du film empruntent plus à la vie qu'au cinéma. Dans son deuxième film, *L'Outsider* (1981), Béla Tarr fait le portrait sans concession d'un jeune homme instable (András Szabó), à la fois ouvrier d'usine et infirmier. L'homme qui joue également du violon semble incapable de trouver le bonheur avec les femmes, que ce soit avec celle qui porte son enfant ou celle qu'il finira par épouser. De mon point de vue, *Rapports préfabriqués* (1982) est l'aventure de la première période la plus aboutie. Le film fait la somme de tout ce que Tarr a déjà décrit de la faillite d'un couple confiné dans un espace vital exigü, mais comme il maîtrise maintenant son sujet d'une poigne à la fois plus solide, plus ferme et plus sûre, il trouve davantage à en dire. Entre cette vague trilogie et *Damnation* s'insère un film qui marque un tournant radical dans la carrière de Tarr : sa version télévisée de *Macbeth* (1980). Dans ce film, la pièce de Shakespeare est comprimée en soixante-douze minutes et seulement deux plans. Le premier est un bref pré-générique qui précède un exercice de caméra virtuose implacable, exercice qui fonctionne à merveille avec la mise en scène au premier plan et la faible profondeur de champ. Tarr abandonne soudainement la forme induite par le contenu propre à sa trilogie (en conservant malgré tout une grande partie de son aspect claustrophobique) pour une sorte de formalisme démoniaque qui marque un changement irréversible dans son œuvre (il est d'ailleurs significatif que András Szabó, le héros de *L'Outsider*, débarque dans le film avec son violon pour assurer une partie de l'accompagnement musical). La critique des *Cahiers du Cinéma*, Bérénice Reynaud, nous donne sa grille de lecture. Selon elle, le fait que l'habitat conditionne les pensées et les émotions des personnages de Tarr est intimement lié aux interrogations philosophiques et morales de ses films. Cependant, la pénurie aiguë de logements qui régnait à Budapest à la fin des années 1970 et

1980 a sans doute directement influencé *Le Nid familial* et *Almanach d'automne*, les deux films de Tarr les plus claustrophobes après *Macbeth* (*L'Outsider* et *Rapports préfabriqués* ne se classant cependant pas loin derrière). Quant aux étendues infinies de terres en friche que l'on trouve dans *Damnation*, *Satantango* et *Les Harmonies de Werkmeister*, elles répondent visuellement à la méfiance mutuelle des personnages et à la distance qui va les séparant. Les quatre premiers films de Tarr ont été écrits par lui seul et les trois derniers avec l'aide du romancier hongrois László Krasznahorkai. À noter que ce dernier est également l'auteur des romans *Satantango* et *The Melancholy of Resistance*, dont se sont inspirés les deux derniers films de Tarr. Il est donc clair que la démonologie du réalisateur existait bien avant l'intervention de Krasznahorkai, qui n'en a pas moins contribué à son élaboration.

Dans *Almanach d'automne* (1985), toute l'action se déroule dans l'appartement d'une vieille dame où les personnages (la vieille dame, son fils, son infirmière, l'amant de l'infirmière et un locataire) luttent d'arrache-pied à celui qui obtiendra la suprématie et l'argent. La caméra rôde sans cesse, filmant les personnages sous tous les angles possibles (voire même en se plaçant au-dessus de leurs têtes ou, à un moment étonnant, sous leurs pieds), consignant des luttes de pouvoir à la Strindberg et les commentant avec acidité. L'usage remarquable de la couleur dans ce film repose sur un code lumière qui répartit les espaces (et les personnages) en bleu et orange. Mais dans ses trois films suivants, Tarr retourne au noir et blanc, avec une efficacité non moins remarquable.

Dans *Almanach d'automne* et dans *Damnation*, à l'instar des lignes mélodiques d'une fugue, l'histoire et la mise en scène sont construites en contrepoint. Dans *Damnation* (1987), le plus formaliste des films de Tarr, formalisme qu'il doit sans doute à une intrigue sommaire d'adultère, typiquement Europe de l'Est, on a parfois l'impression que l'histoire a presque été ajoutée après coup. *Damnation* est un des films préférés de Susan Sontag mais pour les spectateurs peu sensibles à la noirceur d'Antonioni ou de Tarkovski, il convient d'aborder ce film avec précaution. En effet, pratiquement tout ce qui fait le style noir et blanc des deux réalisateurs : la pluie, le brouillard, les chiens errants, les bars sombres et délabrés, les longs plans composés avec art à l'aide de mouvements de caméra lents et quasi continus, les bruits de machines hors champ, tout cela est terriblement présent dans *Damnation*. L'histoire succincte qui réunit un reclus solitaire, une chanteuse de cabaret dont il est amoureux et son mari cocu, semble presque secondaire comparée à la beauté ensorcelante de la forme. Par contraste, l'intrigue de *Satantango* (1994) (génialement diabolique et ironique) n'a rien à envier à Faulkner dans sa façon de démêler lentement les rêves, les complots et les trahisons qui agitent une coopérative agricole en faillite, dont la désintégration s'étend sur sept heures de film, au fil des tromperies mutuelles ; une désintégration qui se fait dans la réalité sur quelques jours en automne

et sous une pluie incessante (deux de ces journées sont relatées plusieurs fois, chaque fois du point de vue d'un personnage différent). Cependant, le récit fonctionne quasi indépendamment du poids moral et de vécu dont le réalisateur investit chaque long plan, ce qui a pour conséquence de contraindre le spectateur à partager tant de temps et d'espace avec les personnages sordides du film, auxquels il ne peut s'empêcher de s'identifier, au travers de leurs agissements et de leurs réflexions.

Satantango, le chef d'œuvre de Tarr à ce jour, est à la fois un monument d'ironie et un récit proprement fascinant. C'est également, grâce à son humour noir de fin du monde, un film désopilant. Tarr souligne que la forme de son film, comme celle du roman d'ailleurs, s'inspire du rythme du tango : six pas en avant, six pas en arrière, un concept qui trouve un écho dans le chevauchement du temps (les douze chapitres du film), voire même dans la chorégraphie sophistiquée des mouvements de caméra.

Un des prodiges des *Harmonies de Werkmeister* (2000), le dernier film en date de Tarr, est de donner l'impression d'un tout absolument homogène alors que le film a été tourné en plusieurs étapes avec une pléthore de chefs opérateurs et dans d'innombrables décors. Bouleversant la séquence narrative et l'angle d'attaque du livre de Krasznahorkai, *The Melancholy of Resistance*, de façon à ce que l'histoire se limite en gros à celle d'un simple d'esprit messenger de l'artiste, le film apparaît paradoxalement à la fois plus allégorique et plus direct que les précédents. Dans ce film qui fait le compte-rendu effroyable et fascinant d'un nettoyage ethnique (dans l'esprit sinon dans la lettre), on retrouve quasiment le même décor rural en noir et blanc et le même ciel plombé que dans *Damnation* et *Satantango*, on retrouve également avec plaisir Hanna Schygulla.

L'argument des *Harmonies de Werkmeister* est le suivant : un cirque décati (composé en fait d'un seul et unique camion) et son attraction, « le plus grand requin du monde » empaillé, s'installent dans une ville très pauvre où bientôt court la rumeur qu'un « prince » étranger l'accompagne. Mais le prince ne se montre jamais et cette défection pousse de manière inexplicable la population mâle de la ville, excitée et désœuvrée, à mettre l'hôpital local à sac. Dans ce film, la longueur des plans répond en écho aux phrases faulkneriennes du roman, même si la teneur est plus proche des comédies de l'inertie inventées par Beckett ou Bernhard. La fermeté implacable avec laquelle Tarr détaille la progression de cette foule violente, marchant sur un hôpital, renferme en elle-même une sorte de noire complicité qui nous inclut tous. Au final, ce qui ressort est que nous, les hommes, en ce que nous avons de plus laid, formons la matière des films de Béla Tarr.

Jonathan Rosenbaum / 2001 / Traduction : Catherine Gibert

Synopsis des films présentés

Le Nid familial / Családi tűzfészek (1977)

Le film débute par un carton : « C'est une histoire vraie. Elle n'est pas arrivée aux personnages de notre film, mais elle aurait pu leur arriver à eux aussi. ». Laci, fils aîné de la famille, rentre chez ses parents après son service militaire pour y retrouver sa femme Iren et leur fille. La famille élargie partage un appartement minuscule, situation qui semble vouer toutes relations humaines à l'explosion. Réalisé à base d'improvisations, le film scrute les visages de ces personnages poussés à bout et livre un portrait âpre et critique de la société hongroise des années 1970.

Hotel Magnezit (1978)

Un homme mûr suspecté de vol se fait expulser du foyer dans lequel il réside. Il profite de ses derniers instants en compagnie des hommes qui partagent sa chambre pour régler ses comptes avec eux.

L'Outsider / Szabadgyalog (1980)

L'*outsider*, c'est Andras, jeune homme qui semble flotter sur la vie sans jamais trouver sa place, avec, pour seul compagnon stable, un violon. Renvoyé de son travail d'infirmier dans un hôpital psychiatrique en raison de son alcoolisme, il devient ouvrier. Parallèlement, il rencontre et épouse Kata, tout en continuant à verser des pensions alimentaires à un enfant qu'on dit ne pas être le sien. Par un récit elliptique, le film nous fait partager quelques étapes de la vie de cet être en décalage permanent, incapable de se plier aux injonctions du monde qui l'entoure.

Rapports préfabriqués / Panelkapcsolat (1982)

Dans un style qui est comme un pendant épuré de celui de Cassavetes, Béla Tarr poursuit avec ce troisième long-métrage son exploration du prolétariat hongrois et de ses relations de couple : lui travaille dans une usine moderne, elle passe ses journées à s'occuper de la maison et de leurs deux enfants, et désespère de trouver chez son mari quelque marque d'intérêt ou d'affection réelle. Chaque nouvelle scène semble amener le couple plus loin dans l'impasse. A moins que l'achat d'une machine à laver puisse sauver la mise ?

Macbeth (1982)

Béla Tarr livre ici une adaptation fidèle au texte de Shakespeare, qui est sublimé par une utilisation particulière des moyens cinématographiques : passé un plan introductif, l'intégralité du récit de la déchéance du général écossais se déroule au sein d'un unique plan-séquence. Réalisé pour la télévision hongroise, avec des moyens minimaux ce film n'en parvient pas moins à communiquer un sentiment d'étouffement par une mise en scène labyrinthique.

Almanach d'automne / Oszai almanach (1984)

Hédi, une dame âgée et argentée, partage son appartement avec son fils, son infirmière, et l'amant de celle-ci, bientôt rejoints pas un quatrième locataire. Par des cadrages et des éclairages stylisés, le film témoigne des stratégies et trahisons auxquelles chacun se livre pour tenter de dominer les autres. L'ambiance délétère de ce huis clos peut rappeler certains films de Fassbinder, mais *Almanach d'Automne* s'inscrit tout autant dans la continuité des premières œuvres de Béla Tarr, en conservant un attachement au gros plan et à l'ellipse accentuant le sentiment de claustrophobie qui se dégage du récit.

Damnation / Kárhozat (1988)

Béla Tarr construit ici un écrin brumeux et pluvieux, aux sonorités métalliques, pour raconter comment un homme tente de trouver un sens à sa vie : Karrer a pour seul lien avec le monde un bar-cabaret, le Titanik. Il entretient une relation tumultueuse avec sa chanteuse, femme mariée qui semble posséder quelque chose de rare : une forme d'espoir. Par des déplacements lents et virtuoses qui rappellent Tarkovski, la caméra de Béla Tarr regarde ses personnages se débattre avec la vie.

The Last Boat / Az Utolsó hajó (1990)

La ville de Budapest se vide. Les derniers habitants quittent la cité. Une évocation de la population hongroise, à l'orée d'une toute nouvelle société où les vestiges du communisme ont été enterrés, et où pointent les tentations du capitalisme.

Satantango (1994)

Le film se déroule dans la vaste plaine Hongroise, où tout est ramené à l'horizontal, où les agglomérations sont très éloignées les unes des autres. Les personnages du film vivent dans une usine de machines agricoles où toute production a cessé, où tout est dilué dans le temps. Le sentiment puissant qu'ils ont d'être abandonnés n'est contredit que par un désir grandissant d'évasion. Les personnages fomentent de minables projets dont ils s'excluent les uns les autres, et qu'ils ne sont jamais capables de mener à leur terme. Au fond, ils attendent tous une sorte de Messie qui les délivrerait de leur vie misérable, les sauverait de la pluie et de la boue qui envahit tout, les absoudrait du mal qui est en eux...

Voyage sur la plaine hongroise / Utazás az alföldön (1995)

La Rochelle : « Pendant le tournage de *Satantango*, entre 1991 et 1994, Béla Tarr a filmé l'un de ses acteurs [et compositeur de la musique de quasiment tous ses films], Mihaly Víg, récitant des poèmes de Sandor Petöfi. Pendant les pauses, entre les prises, il déambule en récitant la poésie écrite dans ces lieux mêmes, 150 ans plus tôt. »

Prologue

Béla Tarr a réalisé ce film pour la série de 25 courts-métrages *Visions of Europe*, réunissant quelques-uns des cinéastes les plus importants du début du XXI^{ème} siècle. La caméra dévoile par un unique travelling les visages de personnes formant une file indienne, avant de s'immobiliser une fois l'objet de leur attente atteint.

une grande exactitude la vie du cocher, de sa fille et aussi du cheval. Le réalisateur hongrois a tourné ce film dans le style qui lui est tout à fait propre : avec de longs plans-séquences, en noir et blanc et en renonçant dans une large mesure aux dialogues.» (*Catalogue de la Berlinale 2011*)

Les Harmonies Werckmeister / Werckmeister Harmóniák (2000)

Dans une petite ville de la plaine hongroise, un cirque s'installe pour exhiber son unique attraction, une gigantesque baleine empaillée. L'animal est accompagné d'un mystérieux prince, qui sans jamais se montrer, rend l'atmosphère magnétique. Valushka, jeune postier illuminé aux airs de prince Mychkine, déambule dans la ville, passe chez les uns et les autres et assiste autour de lui à la montée du chaos.

L'Homme de Londres / A Londoni férfi (2007)

« Maloin, gardien de port habitué à la monotonie d'une existence réglée par la routine professionnelle et familiale, assiste à un meurtre. La valise pleine de billets qu'il récupère en secret l'implique malgré lui dans les conséquences policières du crime, mais surtout perturbe son âme et complique sa vie en le livrant à la tentation d'une vie nouvelle. *L'Homme de Londres* est l'observation de ce dérèglement et du combat moral en Maloin.[...]

Loin d'écraser le visible sous le poids de l'ornementation, la splendeur plastique du plan la rehausse : le moindre objet – une enveloppe, par exemple –, le moindre geste, le moindre affect, acquièrent une densité et une intensité extraordinaires » (Cyril Neyrat, *Cahiers du cinéma*, 2008)

Le Cheval de Turin / A Torinói ló (2010)

« A Turin, le 3 janvier 1889, Friedrich Nietzsche sort de la maison située au 6 de la Via Carlo Alberto. Non loin de lui, un cocher de fiacre a des ennuis avec un cheval récalcitrant. Malgré ses exhortations répétées, le cheval refuse de bouger ; sur quoi le cocher perd patience et s'empare de son fouet. Nietzsche s'approche de l'attroupement qui s'est formé et met fin au comportement brutal du cocher, s'élançant soudain vers le fiacre et entourant de ses bras l'encolure du cheval tout en sanglotant. Son logeur le ramène ensuite à la maison et il reste pendant deux jours étendu sur le divan, immobile et muet, avant de murmurer les dernières paroles fameuses et de vivre encore pendant dix ans, plongé dans le silence et la démence, sous la bonne garde de sa mère et de sa sœur. Nous ne savons pas ce qu'il est advenu du cheval. »

Tel est le prologue de Béla Tarr au générique du film. Immédiatement après l'événement, il décrit avec



FESTIVAL D'AUTOMNE À PARIS 2011

15 SEPTEMBRE – 31 DÉCEMBRE

40^e EDITION

Avant-programme

ARTS PLASTIQUES

Hema Upadhyay

Modernization

Espace Topographie de l'art
17 septembre au 30 octobre

Šejla Kamerić & Anri Sala

1395 Days without Red

Un film d'Anri Sala

Le Club Marbeuf / Cinéma

4 au 9 octobre

Centre Pompidou / Projection avec Orchestre
7 et 8 octobre

Raqs Media Collective / Reading Light

Espace Oscar Niemeyer

5 octobre au 4 novembre

Zuleikha et Manish Chaudhari /

Raqs Media Collective / Seen at Secundrabagh

Le CENTQUATRE

6 au 9 octobre

THÉÂTRE

Claude Régy

Brume de Dieu de Tarjei Vesaas

La Ménagerie de Verre

15 septembre au 22 octobre

Christoph Marthaler / ±0

Théâtre de la Ville

16 au 24 septembre

Richard Maxwell / Neutral Hero

Centre Pompidou

21 au 25 septembre

Théâtre de l'Agora – Évry

28 septembre

Lagartijas tiradas al sol

El Rumor del incendio

Maison des Arts Créteil

4 au 8 octobre

Bérangère Jannelle / Vivre dans le feu

Les Abbesses

5 au 15 octobre

Lagartijas tiradas al sol

Asalto al agua transparente

L'apostrophe – Théâtre des Arts-Cergy

11 et 12 octobre

Berlin / Tagfish

Le CENTQUATRE

14 au 23 octobre

Robert Wilson / Lou Reed / Berliner Ensemble

Lulu de Frank Wedekind

Théâtre de la Ville

4 au 13 novembre

Paroles d'acteurs / Valérie Dreville

La Troade de Robert Garnier

ADAMI / Théâtre de l'Aquarium

7 au 11 novembre

Compagnie De KOE

Outrage au public de Peter Handke
Théâtre de la Bastille
8 au 18 novembre

Joris Lacoste / Le vrai spectacle

Théâtre de Gennevilliers
9 au 19 novembre

Collectif Les Possédés / Rodolphe Dana

Bullet Park d'après John Cheever
La Scène Watteau
16 et 17 novembre
Théâtre de la Bastille
21 novembre au 22 décembre

Robyn Orlin / ...have you hugged, kissed and respected your brown Venus today?

Théâtre Romain Rolland-Villejuif
19 novembre
Théâtre des Bergeries-Noisy-le-Sec
22 novembre
Le CENTQUATRE
26 et 27 novembre
Théâtre de la Ville
30 novembre au 3 décembre
L'apostrophe – Théâtre des Louvrais-Pontoise
16 décembre

Théâtre du Radeau / Onzième

Théâtre de Gennevilliers
25 novembre au 14 décembre

Nicolas Bouchaud / Éric Didry

La Loi du marcheur (entretien avec Serge Daney)
Théâtre du Rond-Point
29 novembre au 31 décembre

Guy Cassiers

Cœur ténébreux de Josse De Pauw
d'après *Au Cœur des ténèbres* de Joseph Conrad
Théâtre de la Ville
6 au 11 décembre

Buenos Aires / Paris**Daniel Veronese**

Les enfants se sont endormis
d'après *La Mouette* d'Anton Tchekhov
Théâtre de la Bastille
21 septembre au 2 octobre

Daniel Veronese

Le développement de la civilisation à venir
d'après *Une maison de poupée* d'Henrik Ibsen
Théâtre de la Bastille
27 septembre au 2 octobre

Claudio Tolcachir / Timbre 4

Tercer Cuerpo (l'histoire d'une tentative absurde)
Maison des Arts Créteil
11 au 15 octobre

Marcial Di Fonzo Bo / Élise Vigier

L'Entêtement de Rafael Spregelburd
Maison des Arts Créteil / 12 au 15 octobre
TGP - CDN de Saint-Denis
14 novembre au 4 décembre
Théâtre de Saint-Quentin-en-Yvelines
9 au 14 décembre

Fernández Fierro / Concert

Maison des Arts Créteil
15 octobre

Romina Paula / El Silencio

El tiempo todo entero
d'après *La Ménagerie de verre*
de Tennessee Williams
Théâtre du Rond-Point
6 au 24 décembre

Rodrigo García / Gólgota picnic

Théâtre du Rond-Point
8 au 17 décembre

DANSE**DV8 / Lloyd Newson / Can We Talk About This?**

Théâtre de la Ville
28 septembre au 6 octobre

Ex.e.r.ce et encore

Théâtre de la Cité internationale
30 septembre au 2 octobre

Mathilde Monnier / Jean-François Duroure

Pudique Acide / Extasis
Théâtre de la Cité internationale
10 au 29 octobre

Boris Charmatz / Musée de la danse / enfant

Théâtre de la Ville
12 au 16 octobre

Cecilia Bengolea / François Chaignaud

Sylphides
Centre Pompidou
13 au 15 octobre

Marco Berrettini / Si, Viaggiare

Théâtre de la Bastille
17 au 24 octobre

Steven Cohen / The Cradle of Humankind

Centre Pompidou
26 au 29 octobre

Meg Stuart / Philipp Gehmacher / Vladimir Miller

the fault lines
La Ménagerie de Verre
4 au 9 novembre

Cecilia Bengolea / François Chaignaud

Castor et Pollux
Théâtre de Gennevilliers
9 au 17 novembre

Meg Stuart / Damaged Goods / VIOLET

Centre Pompidou
16 au 19 novembre

Lia Rodrigues / Création

Le CENTQUATRE
17 au 20 novembre

La Ribot / PARAdistinguidas

Centre Pompidou
23 au 27 novembre

Raimund Hoghe / Pas de deux

Théâtre de la Cité internationale
24 au 29 novembre

William Forsythe / Ballet Royal de Flandre

Artifact
Théâtre National de Chaillot
24 au 30 novembre

William Forsythe / Ballet Royal de Flandre

Impressing the Czar
Théâtre National de Chaillot
6 au 10 décembre

Jérôme Bel / « Cédric Andrieux »

Théâtre de la Cité internationale
8 au 23 décembre

The Forsythe Company / Création

Théâtre National de Chaillot
15 au 17 décembre

Merce Cunningham Dance Company

Suite for Five / Quartet / XOVER

15 au 18 décembre

Family Day / 18 décembre

RainForest / Duets / BIPED

20 au 23 décembre

Théâtre de la Ville

MUSIQUE

Pierre Boulez / Pli selon pli

Salle Pleyel
27 septembre

Son de Madera / Camperos de Valles

Mexique – Musique populaire
musée du quai Branly / Théâtre Claude Lévi-Strauss
8 au 16 octobre

Incantations du Chiapas

Polyphonies de Durango

Mexique
musée du quai Branly / Théâtre Claude Lévi-Strauss
9 au 15 octobre
L'Onde, Théâtre et Centre d'Art Vélizy-Villacoublay
16 octobre

Paul Hindemith / Arnold Schoenberg

Olga Neuwirth / Johannes Brahms

Cité de la musique
19 octobre

Raúl Herrera

Mexique – Musique de salon
Musée d'Orsay, Salle des fêtes
22 et 23 octobre

Olga Neuwirth

Kloing!

Hommage à Klaus Nomi-A Songplay in Nine Fits

Opéra national de Paris / Palais Garnier
24 octobre

Mark Andre / Pierre Reimer

Opéra national de Paris / Bastille-Amphithéâtre
9 novembre

Igor Stravinsky / John Cage / Pascal Dusapin

Cité de la musique
12 novembre

Mario Lavista / Jorge Torres Sáenz

Hilda Paredes

Mexique – Musique d'aujourd'hui
Opéra national de Paris / Bastille-Amphithéâtre
18 novembre

John Cage / Études australes

Opéra national de Paris / Palais Garnier
(Ronde du Glacier)
19 novembre

John Cage / Œuvres vocales

Théâtre de la Ville
12 décembre

Fausto Romitelli / Matthias Pintscher

Olga Neuwirth

Cité de la musique
15 décembre

CINEMA

Mudan Ting (Le Pavillon aux pivoinés)

Chen Shi-Zheng / Derek Bailey (film)
Musée du Louvre / Auditorium / 1^{er} et 2 octobre

Jahnu Barua et Adoor Gopalakrishnan

North East by South West

Jeu de Paume / 25 octobre au 20 décembre

Béla Tarr / Rétrospective intégrale

Centre Pompidou / 29 novembre au 2 janvier

Charles Atlas / Merce Cunningham / Ocean

Théâtre de la Ville / 18 décembre

Ce programme est donné sous réserve de modifications.



15 septembre – 31 décembre
40^e édition